

INTERVIEW DANY LAFERRIERE

Module 01 : rendez-vous raté

Nous sommes à la Bibliothèque Nationale de France, au bord de la grande salle de lecture et nous accueillons un grand écrivain francophone, Dany Laferrière, qui nous propose à cette rentrée un roman enchanté et enchanteur : L'Enigme du retour. Merci d'avoir accepté notre invitation. Le livre s'ouvre sur une phrase terrible : « La nouvelle coupe la nuit en deux. » De quoi s'agit-il ? D'un coup de téléphone que vous recevez en pleine nuit et qui vous annonce le décès de votre père. Au moment où ce coup de téléphone intervient, vous êtes exilé à Montréal, votre père à New York, mais vous ne vous êtes pas vu depuis un long moment je crois.

Depuis le début, mon père a pris l'exil, j'avais quatre ans. J'étais à Port-au-Prince. J'ai l'impression que les souvenirs que j'ai de lui ne viennent pas forcément d'une réalité, mais peut-être que ce sont des souvenirs que ma mère m'a racontés. Je n'ai pas beaucoup de détails en tête. C'est **François Duvalier** qui l'a envoyé en exil. Et moi ce sera Jean-Claude Duvalier, le fils, et comme je le dis dans ce livre, « père et fils dictateurs, père et fils exilés ». donc on s'est retrouvé tous les deux en exil.

Mais New York et Montréal sont reliés par des lignes régulières. Vous auriez pu rendre visite à votre père ou réciproquement ?

C'est vrai et j'ai mis du temps à aller le voir. Un jour j'ai été à New York, à Brooklyn dans son petit appartement et j'ai frappé. Il n'avait pas répondu. Je savais qu'il était derrière la porte puisque j'entendais son souffle. J'ai compris qu'il ne voulait plus me voir parce qu'il avait tellement souffert de la solitude, il avait tout perdu. Mon père avait vingt-quatre ans quand il était maire de Port-au-Prince, c'est le plus jeune maire de l'histoire. Et après il a été ambassadeur en Italie et en Argentine avant ses vingt-six ans. Et sa vie était terminée.

Vous dites : « Je l'entends encore hurler », donc à travers la porte, « qu'il n'a jamais eu d'enfant, ni de femme, ni de pays, j'étais arrivé trop tard. La douleur de vivre loin des siens lui était si intolérable qu'il a dû effacer son passé de sa mémoire. » Donc il avait tout perdu, y compris la mémoire, vous pensez ?

Non, il n'avait pas perdu la mémoire, mais il a dû l'effacer parce que sinon cette douleur-là était impossible. C'était un tout jeune homme quand il a quitté et il a tout perdu, sa langue, son pays, sa femme, ses enfants. C'était trop. Il ne pouvait pas réactiver cette sensibilité à nouveau pour peut-être la perdre.

Une douleur pour vous aussi j'imagine d'obtenir cette réponse négative ?

Oui tout à fait. Je savais que j'étais arrivé trop tard.

Vous n'avez pas insisté, vous êtes reparti ?

Non, chez moi, dans ma famille, on n'insiste pas. Ma mère, comme vous l'avez lu dans ce livre, est une personne très discrète. Elle n'a jamais parlé de mon père, sauf pour nous montrer quelques photos. Elle n'a jamais imposé sa mémoire à notre vie quotidienne. D'ailleurs à la mort de mon père, je me souviens, puisque j'étais là et qu'il était là tout près, à portée de ma main, je n'ai pas osé toucher son corps parce qu'il ne l'avait pas permis de son vivant. Je ne vais pas le faire parce qu'il lui est impossible de m'en empêcher.

Vous écrivez page 123 : « Je suis pris d'un tel sentiment de remord. L'impression d'un gâchis incroyable. Ma mère, puis ma sœur, les femmes ont payé le plein prix dans cette maison. »

Oui et c'est une métaphore pour Haïti aussi parce que François Duvalier, le père, avait pris ombrage des hommes. Il voulait un pays de fils puisqu'il était « papa doc », « le père de tous ». Donc il a fallu emprisonner les hommes, les envoyer en exil, les tuer. Donc c'était les femmes qui étaient là, tout simplement parce qu'elles pouvaient s'occuper de la vie quotidienne. Pour être dictateur d'un pays, il faut quand même qu'il y ait pays. Alors il a demandé aux femmes de faire un peu les femmes de ménage de ce pays qu'il dirigeait de manière si violente, si sanglante. Ce qui est arrivé à ma mère et à ma sœur, c'est-à-dire cette façon qu'elles avaient de se coller à la réalité quotidienne pour permettre à ce pays de survivre, c'est le sort de toutes les femmes d'Haïti.

En plus, vous dites que votre père était un dandy.

Il avait idée que la révolution, c'était le sommet de l'aristocratie. Et que ce qu'il fallait proposer aux gens, c'était la beauté, le respect de soi et une façon de marcher la tête haute.

Donc c'était un prince révolutionnaire...

Oui. Je pense que tout vrai révolutionnaire est un séducteur. Il faut proposer une vie...

Saint-Juste vous croyez que c'était un séducteur ? Je ne sais pas. Ou Robespierre ? Ils n'étaient pas très drôles.

Est-ce qu'ils étaient des révolutionnaires ? Moi, je ne suis pas pour la révolution ou pour l'aristocratie. Des manières, des regards, de la vie quotidienne, quelqu'un qui mange bien, qui peut réfléchir, dont les enfants vont à l'école et qui ont du temps. C'est le temps, l'affaire. Quand on a réglé toutes les choses quotidiennes, ce qu'il nous reste, c'est du temps à perdre. Ce temps à perdre, c'est le luxe de la vie : s'asseoir, causer, s'amuser, parler avec nos amis, converser... c'est cela pour moi, la révolution.

Je lis cet extrait, j'ai mis un point d'interrogation à la main, vous voyez, parce que je voulais vous poser la question. Page 58 : « La force du non, faut s'entêter, se tenir debout derrière son refus, presque rien qui mérite un oui, trois ou quatre choses au cours d'une vie, sinon il faut répondre non sans aucune hésitation. »

A un moment donné dans la vie, on a compris qu'il faut répondre non et je crois que c'est cela qui fait la différence. On passe un long temps à dire oui et brusquement on découvre ce non qu'on avait connu vers l'âge de quatre ans. Et on avait eu raison, les enfants, de dire non et de s'obstiner ! Parce que la grande dérive du oui, on s'y perd. On se perd beaucoup plus dans le oui que dans le non.

Mais votre père était comme ça ?

Oui. C'est un non sonore. Il est plus debout, têtue sur son non, d'ailleurs c'est pour cela qu'il a tout perdu. Moi j'ai un non plus nuancé parce que je suis écrivain. Un écrivain doit re-raconter sa vie, donc il a le temps de prendre une légère distance et des fois de voir la vanité de toute chose, même du non. Mais je crois qu'il faut répondre non.

Parce que la poésie, et elle est très présente dans votre livre, atténue les contours et les reliefs ?

Oui, elle permet de comprendre beaucoup de choses et aussi de mesurer le temps. C'est le temps qui est toute l'affaire et Proust avait raison de parler de la recherche du temps perdu et du temps retrouvé, c'est tout à fait cela. On fait beaucoup de choses parce qu'on ne prend pas le temps. Pas le temps de les faire, mais le temps aussi de laisser passer le temps.

En somme la littérature rend philosophe.

Oui c'est un léger recul par rapport à cette activité incessante de la vie.